



La journée des droits des femmes

Chaque année, le 8 mars précisément, est symboliquement organisée une journée d'évocation des différences encore malheureusement existantes entre les droits des hommes et des femmes, au travail notamment. Depuis toujours, et cela ne change guère au fil des années, malgré de belles paroles et de nombreuses promesses, une femme est généralement moins bien rémunérée qu'un homme, à poste équivalent, et souvent elle est pénalisée de plusieurs trimestres pour le calcul de sa retraite, du fait de l'interruption de sa carrière pour élever ses enfants. Mais il existe un autre désagrément subi par les femmes, très peu évoqué, à cause des clichés sexistes et de la stigmatisation qui pourrait en résulter, celui des règles douloureuses, un tabou.

Pourtant, dans certains pays, le problème a été pris en compte, comme par exemple, en Espagne, au Japon, en Indonésie, ou encore en Italie, où des congés dits « menstruels », ont été consentis aux femmes en cas de règles douloureuses. En effet, lorsqu'arrive le moment du cycle, certaines femmes se trouvent dans l'incapacité de travailler et se voient contraintes de se mettre en arrêt de maladie. Hélas, en vertu du sacro-saint secret médical, les employeurs ignorent souvent les raisons de ces arrêts, et infligent à leurs

employées des jours de carence. Dès lors, se pose la question de la pertinence de l'octroi aux femmes, d'un congé de 10 jours annuels, pris en charge par la Sécurité Sociale, pour pallier au problème. Et l'on peut donc légitimement s'interroger quant à l'absence de prise de position du gouvernement français à ce propos, en dépit de discours que la CGT qualifiera d'hypocrites. Il est évident qu'une seule journée par an, celle du 8 mars, où l'on évoque les droits des femmes, est insuffisant, voire insignifiant, pour sensibiliser les Français aux inégalités et aux injustices subsistantes entre hommes et femmes au travail. Néanmoins, soyons solidaires, et comme le 8 mars, et toute l'année avec la CGT, réclamons haut et fort, des mesures concrètes au bénéfice des femmes, durant toutes leurs carrières, et bien évidemment pour leurs retraites.



La cigogne et la journée internationale des droits des femmes

Fable de Toulétan Surtoulécontinan

Comme chaque année, le 8 mars, nous avons célébré la journée internationale des droits des femmes.

Certain.e.s en faisant grève, par conviction ou parce que, cette année, le projet de réforme des retraites du gouvernement nous rappelle douloureusement que les femmes ont des carrières plus hachées, sont moins payées et que, à la clé, elles seront davantage impactées que les hommes par l'allongement des durées de cotisations et par la baisse prévisible des pensions.

D'autres ne savent même pas comment s'appelle exactement cette journée (« La journée de la femme, c'est ça ? ») ... ou ne savent même pas que l'on célèbre quelque chose le 8 mars.

Or, chaque mot dans son appellation est important.

On parle bien des femmes et non pas de La femme, formulation restrictive qui véhicule l'image stéréotypée de la femme parfaite, celle de la télévision, des publicités ou des magazines, mince, parfaitement habillée, coiffée et maquillée, souriante cela va sans dire (même après sa journée de travail harassante) ou de celle fantasmée des années 50 accueillant le mâle dominant à la maison, une tasse de thé dans une main, chaussons moelleux et journal dans l'autre (et non, non, il n'y a pas que les plus de 80 ans qui en rêvent encore !). Non, on parle bien ici de toutes les femmes, quelle que soit leur couleur de peau, leur attirance sexuelle, leur physique, leur activité, leur fortune, leur situation de famille, loin de toute référence stéréotypée donc...

On parle bien des droits des femmes, parce que, qu'on veuille le reconnaître ou non, même dans un pays comme le nôtre, dans lequel l'égalité des droits est pourtant reconnue par un certain nombre de textes du corpus juridique, dans les faits elle n'est guère, encore et toujours, qu'un idéal à atteindre. Alors, évidemment, si on élargit le spectre et qu'on parle des droits de manière plus générale et plus seulement d'égalité, du

boulot il y en a pour que les droits des femmes soient reconnus et appliqués ! Quand on pense que, même dans un pays comme les États-Unis, toutes les femmes n'ont plus le droit à disposer de leur corps et ne peuvent plus avorter ou prendre librement un moyen de contraception, on mesure l'ampleur de la tâche !

On parle bien d'une journée internationale parce que les femmes partout dans le monde sont confrontées à ces inégalités et / ou à un refus de reconnaître pleinement leurs droits, voire de leur reconnaître des droits.

On parle bien de journée, parce qu'il est nécessaire qu'au moins une journée par an, nous puissions toutes et tous faire une pause pour réfléchir à ces problématiques, et ce tant que l'égalité femmes – hommes n'est pas une réalité pour toutes, partout et tout le temps.

Et mon bec me dit que, malheureusement, toute ma vie, je serai obligée de célébrer cette journée !

Or, donc, il était une fois une administration dans laquelle, pendant une journée, selon les thèmes proposés, les agent.e.s évoquaient les femmes inspirantes de leur vie, leurs satisfactions, parfois, de manière plus lucide sur le sujet, leurs souhaits ou leurs attentes. Une célébration plutôt positive donc... Guimauves et gâteaux à la crème ... Roses et doux parfums du conte pour enfant ...

Je ne sais pas pour vous, mais moi cela me fait craqueter de rage !

Parce que l'on oublie gentiment dans cette positivité béate, la vraie vie des femmes, le mépris, les réflexions, les humiliations, la culpabilisation, les violences sexistes, les violences sexuelles (et j'en oublie forcément) que toutes, à un moment ou à un autre, subissent tout au long de leur vie, parfois tous les jours, partout, au travail, à la maison, en faisant les courses, en cherchant les enfants à l'école, dans l'activité syndicale, dans la rue, dans les transports, en famille...

J'arrête, ça y est, rien que d'y penser, j'en ai le vertige, du haut de mon nid !

Et je ne suis pas la seule !

Ainsi, le Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes, dans un rapport paru en janvier 2023, a tiré la sonnette d'alarme :

« Le sexisme ne recule pas en France. Au contraire, il perdure et ses manifestations les plus violentes s'aggravent (...) Malgré des avancées incontestables en matière de droits des femmes, la situation est alarmante ».

Le rapport souligne que « l'opinion est paradoxale : elle reconnaît et déplore l'existence du sexisme mais ne le rejette pas en pratique, majoritairement chez les hommes » et donne des chiffres qui font froid dans le dos :

- près d'un quart des hommes de 25 à 34 ans estime qu'il faut parfois être violent pour se faire respecter,

- 15 % des femmes interrogées ont déjà subi des coups portés par leur partenaire ou ex-partenaire et le taux grimpe à 20 % pour les 50-64 ans,

- 40 % des hommes trouvent normal que les femmes s'arrêtent de travailler pour s'occuper de leurs enfants,

- 80 % des femmes estiment être moins bien traitées que les hommes en raison de leur sexe,

- 37 % des femmes disent avoir déjà subi des rapports sexuels non-consentis.

Les situations sexistes ont principalement lieu dans « les sphères perçues comme particulièrement inégalitaires » : la rue et les transports (pour 57 % des femmes), le foyer (49 %) ou le monde du travail (46 %).

Pour exemple de cette violence ordinaire, qui parmi vous, mesdames, n'a jamais entendu (qui parmi vous, messieurs, n'a jamais dit), dans un langage souvent fleuri et grammaticalement discutable, reconnaissons le par avance :

« Moi, j'aurais pas osé partir en week-end avec des copines en laissant les enfants à leur père »

« C'est super de faire ce que tu aimes, ton syndicat là, mais tu vas être souvent partie, tu vas être moins disponible pour les gosses et ton mari,

pauvres petits... »

« Ah, c'est chouette pour ta promotion, mais comment tu vas faire pour rencontrer quelqu'un si tu travailles trop ? »

« Ta sœur, elle ferait mieux de se trouver un mari au lieu de nous gonfler avec ses études. Les mecs c'est pourtant pas ce qui manque dans son école »

« T'es de mauvaise humeur, t'as tes règles ou quoi ? »

« Prendre le vendredi en temps partiel pour t'épanouir dans ta vie de femme OK, mais ça serait pas mieux d'éviter le centre de loisirs aux petits le mercredi ? »

De l'inconnu qui prend la pause sur un banc :

« Et j'te dis bonjour gentiment là ! Oh, ch'te cause ! Tu me réponds pétasse ? »

Du répugnant et puant personnage venu susurrer à l'oreille « Vous prendrez bien un café mademoiselle ? Tu devrais être contente que je te le propose ! » (remarquez que l'on peut être choquée aussi si l'individu est un Adonis !)

Du frotteur dans le métro ou dans la rue « T'es enceinte de combien ? Ouah, t'es belle, trop désirable ! Ah, j'ai chaud là ... »

Qui n'a jamais constaté que son projet était

RÉFORME DES RETRAITES : L'EXÉCUTIF TRAVAILLE SES ÉLÉMENTS DE LANGAGE



rejeté par le chef de service, alors que le même et le tout pareil, présenté par un homme, était accueilli avec beaucoup d'enthousiasme ? Qui n'a jamais constaté que les difficultés évoquées sur un dossier étaient balayées d'un revers de main par le chef de service (« Je ne m'attendais pas à ça de ta part ; ce n'est pourtant pas bien compliqué »), alors que les mêmes et les toutes pareilles, présentées par un homme, entraînaient une réattribution des dossiers en fonction des appétences de chacun ?

Qui n'a jamais constaté que le chef de service ne lui donnait pas la parole en réunion alors que les messieurs intervenaient à tout bout de champ pour apporter des arguments à l'intérêt discutable ?

Qui n'a jamais entendu dans les transports bondés, un jour de grève, en essayant de rentrer dans le wagon avec son vélo, de la part d'un homme encombrant l'espace, assis, les jambes écartées, sur un strapontin « Ah les enfants à aller chercher à l'école, la bonne excuse ! » ?

Qui n'a jamais subi au supermarché : « Elle peut pas faire ses courses le mercredi au lieu de nous casser les pieds avec ses gosses le soir quand on sort du travail ! » ?

Qui n'a jamais vu sa prose relue et modifiée par un homme puis diffusée sans son accord, alors même que celle des hommes n'est pas amendée et est publiée telle quelle, malgré fautes d'orthographe et de grammaire, incohérences et répétitions ?

Qui n'a jamais entendu : « J'ai préféré défoncer la voiture plutôt que ta jolie petite gu*** » ?

Qui, plus jeune, à l'école n'a jamais subi une remarque d'un camarade : « T'es une fille, c'est pas normal que tu sois la meilleure. Et d'abord, j'aime pas les filles intelligentes » ?

Qui n'a jamais eu droit à : « Non mais tu es agressive là dans ton courrier / ton courriel / ton sms » dès lors qu'elle exprime une opinion différente de celle de son interlocuteur (remarque qu'au XIX^{ème} siècle une femme qui disait autre chose que « Oui père » ou « Oui très

cher » selon son statut matrimonial était taxée d'hystérique et était susceptible d'être enfermée dans un asile. On pourrait donc dire que finalement, on progresse ... si ça ne donnait pas tout simplement envie de pleurer...) ?

Arrêtons là, je crois que presque toutes les femmes auront des expériences plus ou moins similaires à raconter, à des degrés plus ou moins élevés de goujaterie, de violence verbale ou physique, de bêtise pure et simple ...

Mais aucune ne peut affirmer avec certitude qu'elle n'a jamais rien dit qui pouvait blesser ou heurter ses congénères, quand bien même elle est convaincue de la nécessité de faire preuve d'empathie envers son prochain / sa prochaine, de ne pas fonder sa réflexion, son attitude, ses paroles sur une question de genre, de respecter les choix de chacun.e...

Ce sujet n'est donc pas évoqué par la petite cigogne que je suis juste pour larmoyer et victimiser les femmes ou pour faire la morale aux autres tout en pensant être investie de l'innocence de la blanche colombe cigogne, mais parce qu'en fait cette violence ordinaire et du quotidien, cette inégalité de fait, cette absence d'acceptation des choix de vie d'autrui, cette différence de droits, sont aussi bien le fait des hommes que des femmes, des adultes que des enfants, des riches que des pauvres, des patrons que des collègues...

Il est donc nécessaire que toutes et tous nous y soyons sensibilisé.e.s dès le plus jeune âge et que nous soyons vigilant.e.s à leurs manifestations,

au quotidien et pas seulement le 8 mars, pour les combattre et les mettre KO, pour qu'un jour il n'y ait plus besoin qu'une journée internationale des droits des femmes soit célébrée,

pour que nos filles et nos petites filles puissent ne jamais douter qu'elles sont vraiment les égales des hommes et qu'elles ont exactement les mêmes droits en tous lieux et à tout moment.